

Entretien avec Antoine de Baecque Auteurs, cohérence et complicité

Bernard Perron

Volume 12, Number 1, October–December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Perron, B. (1992). Entretien avec Antoine de Baecque : auteurs, cohérence et complicité. *Ciné-Bulles*, 12(1), 46–47.



Auteurs, cohérence et complicité

par Bernard Perron

Antoine de Baecque est membre du comité de rédaction des *Cahiers du cinéma* et l'auteur d'une histoire en deux tomes de ladite revue. En début d'année, Antoine de Baecque était de passage à la Cinémathèque québécoise afin de lancer la « Carte blanche aux *Cahiers du cinéma* » et de présenter le second tome de son histoire.

Ciné-Bulles : La « politique des auteurs » est-elle toujours aussi vigoureuse aux *Cahiers du cinéma* ?

Antoine de Baecque : Je crois qu'elle s'est réformée. Il y a eu un moment où cette politique ne pouvait plus rendre compte du cinéma tel que les *Cahiers du cinéma* le voyait, soit à partir des années 60, lors de l'émergence des cinémas nationaux. Avoir une « politique des auteurs » alors que nous visionnions des premières œuvres et des films qui venaient d'un peu n'importe où, cela n'avait aucun sens. Il était difficile de bâtir une telle politique à partir de ces cinémas-là. Tandis qu'aujourd'hui, c'est vrai, les auteurs sont remis au premier plan. Ce sont moins des cinémas nationaux ou des apparitions comme dans les années 60. Il y a maintenant des auteurs qui sont suivis depuis cinq ou six ans par la rédaction actuelle, de Cronenberg à Tim Burton ou de Spike Lee aux frères Coen chez les Américains, et de Pialat à Garrel ou à Carax chez les Français. Je crois qu'il y a un retour à la « politique des auteurs », mais beaucoup moins systématique que sous Truffaut. Elle est surtout beaucoup moins polémique puisque la notion d'auteur est passée dans les mœurs. C'est maintenant une sorte de b.a.-ba critique. Et on sent ce besoin aux *Cahiers du cinéma* de se recentrer sur les auteurs et de moins se disperser comme au début des années 80.

Ciné-Bulles : Claude Chabrol parlait de son côté non pas de la « politique des auteurs », mais de la « politique des hauteurs ». Voit-on toujours aussi haut aux *Cahiers du cinéma* ?

Antoine de Baecque : Il y a sûrement une sorte de culte de l'auteur. On pardonne beaucoup de choses aux auteurs qu'on aime. C'est moins systématique qu'au cours des années 50 où tous les Fritz Lang étaient bien. Aujourd'hui, on a un regard un peu plus sceptique. Mais il est vrai, c'est tout de même l'auteur comme absolu de l'art qui est mis de l'avant.

Ciné-Bulles : Cependant, puisque l'on parle de hauteurs et de regards portés sur le cinéma, est-ce que les *Cahiers du cinéma* sont encore très hauts ? Ont-ils encore ce caractère critique élevé ?

Antoine de Baecque : Cela dépend. Le rapport entre les *Cahiers du cinéma* et ses lecteurs est toujours serré. Il est même passionnel. Et cela serait un danger de perdre ce rapport. Toutefois, il y a maintenant plus de lecteurs. Avec nos 40 000 lecteurs actuels, il est plus difficile de garder le rapport passionnel que nous avions lorsque 10 000 ou 20 000 personnes lisaient la revue.

Ciné-Bulles : Vous qui avez lu tous les numéros de la revue, quelle est votre lecture des *Cahiers du cinéma* actuels ?

Antoine de Baecque : Il y a deux logiques qui peuvent conduire les *Cahiers du cinéma*. La première se retrouve à l'intérieur de chaque numéro, soit celle des auteurs aimés au cours d'un certain mois. En général, je suis en accord avec ce qui est mis de l'avant puisque évidemment je participe au comité de rédaction. Mais il y a tout de même quelques désaccords. Par exemple, je ne suis pas très sensible à Carax, bien que je comprenne très bien qu'on puisse l'aimer. Cependant, j'aurais préféré qu'on fasse un numéro spécial sur Pialat. Mais bon... La seconde logique s'échelonne sur un an par exemple. La cohérence y est toutefois déficiente. Mettre en avant Pialat et Corneau à trois mois d'écart, cela me paraît totalement incohérent. C'est deux univers opposés. Mettre en avant Carax et Rohmer à trois mois d'écart, c'est aussi incohérent. Il faudrait expliquer nos choix un peu plus. En lisant près de 400 numéros des *Cahiers du cinéma*, je me suis aperçu que la cohérence d'une revue, c'était aussi lorsqu'elle était lue à la suite. Si on analysait une vingtaine de numéros échelonnés sur deux ans, la cohérence serait plus difficile à trouver que mois par mois. Donc, il faut peut-être travailler cet aspect aux *Cahiers du cinéma*, ou du moins, expliquer nos choix très différents à trois mois de distance.

« Les *Cahiers* n'ont jamais su parler autrement que sur un mode amoureux : comprenant le cinéma en une enivrante identification ou en une violente dénonciation, voire en le dépouillant, en le multipliant, rite masochiste, détournement de l'écriture vers le dogmatisme. Il s'agit peu d'étudier, mais beaucoup d'aimer. » (Antoine de Baecque, *les Cahiers du cinéma. Histoire d'une revue. Tome 1 : À l'assaut du cinéma 1951-1959*, Paris, Éditions Cahiers du cinéma, 1991, page 9)

Entretien avec Antoine de Baecque

Ciné-Bulles : Vous savez que nous avons plus d'une revue de cinéma au Québec. On en a même beaucoup. Que pensez-vous de leur contenu ?

Antoine de Baecque : D'abord, je trouve cela très bien qu'il y ait des revues en très grand nombre. J'ai pu feuilleter *24 Images*, *Séquences* et *Ciné-Bulles*. Je ne suis pas toujours d'accord sur les films défendus, même dans *Ciné-Bulles*. Cependant, dans ma lecture assez rapide, puisque je connais très peu ces revues, cela me paraît toujours important de voir que l'on écrit à la première personne, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un détour par une érudition très hermétique, comme on retrouve cela parfois dans *Positif*.

Ciné-Bulles : Justement, y a-t-il toujours une certaine polémique entre les revues en France ? Entre les *Cahiers du cinéma*, *Positif*, *Studio* ou *Première* par exemple ?

Antoine de Baecque : Non. C'est-à-dire qu'il y a des mondes différents de revues. *Première* et *Studio* sont dans un monde à part. On n'a pas à les concurrencer sur ce terrain-là. Ils tirent à 10 fois plus d'exemplaires que nous. Et puis, ce n'est pas de la critique, c'est de la présentation de films.

Ciné-Bulles : On disait même, lors d'un séminaire sur la réception des films québécois en France qui a eu lieu au cours des Rendez-vous du cinéma québécois, que si la revue *Première* louange un film, la distribution en est influencée.

Antoine de Baecque : De notre côté, nous n'avons pas d'influence sur les distributeurs. Nous pouvons avoir un rôle de soutien sur certains films que nous serions les seuls à mettre de l'avant. Nous avons fait cela par exemple avec *Nord*, le film de Xavier Beauvois. *Positif* a fait de même. Là, nous pouvons avoir un rôle. Mais sur la distribution des films québécois par exemple, nous pourrions avoir un rôle si nous les suivions de près sur une plus longue distance, si on avait vraiment une complicité avec des cinéastes d'ici et s'il y avait des « lettres de Montréal » de façon régulière. Actuellement, nous n'avons pas de contacts avec les cinéastes d'ici. À la limite, nous en avons plus avec les cinéastes de Toronto. Il faut donc trouver des gens sur place. Nous avons un correspondant à New York et un à Moscou — même s'il ne s'y passe plus grand chose — qui nous envoient trois ou quatre lettres par année.

Ciné-Bulles : Mais il se passe des choses au Québec.



Antoine de Baecque : C'est sûr que les contacts sont coupés avec le cinéma québécois. Et ce n'est pas très heureux. Il faudrait que cela soit renoué. Des liens avec un cinéma local et une tradition de cinéma nécessitent une complicité qui s'échelonne sur plusieurs années. Il faut vraiment entrer dans ce cinéma pour le comprendre. Avec deux ou trois films qui sortent à Paris et dont on parle peu, cela demeure marginal. Il faut réellement qu'il y ait quelqu'un de l'intérieur qui explique aux lecteurs pourquoi c'est important d'aller voir des films québécois. Sur le cinéma indépendant new-yorkais par exemple, on a quelqu'un qui fait ce genre d'introspection et nous aurons bientôt 20 pages sur le cinéma indépendant de New York. C'est bien que cela se retrouve dans les *Cahiers du cinéma*. Sur le cinéma de Toronto et d'ici, il n'y a malheureusement pas ce genre de chose. Les contacts doivent se faire. À la fois, nous, nous demeurons dans notre tour d'ivoire et on ne sait pas ce qui se passe ailleurs. Mais d'une certaine façon, on en est très content puisque c'est beaucoup plus confortable de parler des cinémas classiquement défendus par les *Cahiers du cinéma*, c'est-à-dire le cinéma américain et la tradition d'auteurs français. De cette manière, nous passons un peu à côté d'un rôle, celui de donner des nouvelles, d'avoir des lettres de quelque part. Je trouve cette idée vraiment intéressante. J'aimerais que le lecteur puisse ouvrir la revue deux ou trois fois par an et avoir une lettre d'un lieu où il y a un cinéma foisonnant, où il y a une société voyant des films ensemble. Je ne crois pas que cela doit être fait par des critiques en France. Je crois qu'on a besoin qu'il y ait des nouvelles. Qu'on envoie une lettre comme on aurait un ami à Montréal qui enverrait régulièrement une lettre pour dire comment cela va chez lui, exactement comme Bill Kron le fait de Hollywood. Les *Cahiers du cinéma* seraient ainsi une sorte de boîte aux lettres pour les gens qui feraient du cinéma un peu partout. Cela n'existe malheureusement pas assez. ■

Dans le bureau des *Cahiers*, durant l'été 1959, Claude Chabrol et Jean-Luc Godard (Photo : Paris-Match/Garo Faló. Tirée des *Cahiers du cinéma*, « Histoire d'une revue », tome 1)

« Les *Cahiers* depuis leur fondation se sont donnés pour régler la critique des 'beautés'. » (Éric Rohmer, janvier 1957) [...]

« La critique des beautés peut se définir ainsi comme l'éducation d'un regard : il faut apprendre à voir la beauté propre du cinéma déposée dans les films d'auteurs, celle qui se trouve au-delà du divertissement, au-delà de la littérature, au-delà du sujet. » (Antoine de Baecque, *les Cahiers du cinéma. Histoire d'une revue. Tome 1 : À l'assaut du cinéma 1951-1959*, Paris, Éditions Cahiers du cinéma, 1991, page 159)